

Les racines du mal

Le radicalisme reste difficile à définir

Jérôme Pascal*



A part la lettre K et une accentuation un peu différente, le mot est le même en français et en allemand : radical n'est cependant pas la même chose que *radikal*. Pourtant la racine, si on peut dire, est la même, puisque le mot vient du latin *radix*, la racine justement, ou *radicalis*, qui veut dire enraciné.

Die Wurzeln des Bösen

Auch wenn beide Wörter dieselbe lateinische Wurzel (*radix*) haben: das deutsche radikal entspricht nicht dem französischen *radical*. *Radical* ist in Frankreich ein Anhänger der gemäßigten politischen Mitte; in Deutschland unterscheidet das Bundesverfassungsgericht indes zwischen Radikalen und Extremisten.

Der Autor nimmt den semantischen Unterschied zum Anlass, Etymologie und Bedeutung von *Skinheads*, *Punks*, Autonomen, *Hooligans* und anderer „Radikaler“ zu erkunden, zu denen auch Vorläufer wie Klaus Störtebeker, Hannikel (Jakob Reinhard) und Schinderhannes (Johannes Bückler) gehören. Red.

Au 18^e siècle seulement, l'adjectif est passé dans le langage quotidien allemand, non pas dans le sens que lui connaissent les Français (qui appartient à la racine, donc inné, naturel), mais dans son sens politique (partisan de réformes profondes). Et au 19^e siècle, alors que les Anglais utilisaient également ce mot (mais dans le sens d'extrême), le *radikal* allemand est devenu quasiment synonyme de spectre révolutionnaire.

Bilan de toutes ces pérégrinations linguistiques : quand les Allemands entendent le mot *radikal*, ils se mettent à trembler de peur. Tant et si bien que dans les années 1970, un pauvre député français s'est fait arrêter par la police allemande dans un train de Francfort, après avoir tenté d'expliquer naïvement et sans arrière-pensée qu'il était mem-

bre du parti... *radical*. *Radikale Partei* ? En pleine menace terroriste de la bande à Baader, il n'en fallait pas plus pour conduire au poste de police le plus proche le pauvre élu de l'Assemblée Nationale, qui s'estimait pourtant si libéral.

Car là est effectivement la différence: un radical, de gauche ou de droite, version allemande, n'est ni plus ni moins qu'un extrémiste, alors qu'un radical, version française, est un centriste, pour ainsi dire au milieu de tout ce beau monde, loin des extrêmes en tout cas, loin des extrémistes.

Le vocabulaire a d'autres formules pour désigner les déboussolés de la société allemande, qui se singularisent par une attitude radicalement différente de la norme et qui délibérément jouent la carte de la contestation.

Il y a donc eu d'abord les *Skins*, apparus en Allemagne à la fin des années 1970 sur le modèle britannique des années 60, qui leur a d'ailleurs donné leur nom. *Skin* (la peau) n'est que l'abréviation de l'anglais *Skinhead* qui signifie crâne rasé. Les *Skins* se servent de symboles nazis et participent à des exactions racistes et xénophobes. On retrouve chez les *Skins* le culte de l'agressivité masculine, né des conditions de vie et des traditions de la classe ouvrière en Grande-Bretagne, sans aucun lien néanmoins avec une quelconque classe sociale. En 1990, leur nombre était estimé à un demi-millier, ils étaient plus de 6000 deux ans plus tard et le cercle n'a cessé de s'agrandir, avec pour conséquence une subdivision du mouvement entre les *Skins* apolitiques, véritables mar-

* Jérôme Pascal est journaliste indépendant.

ginaux qui usent et abusent de la violence aveugle, les *Skins* qui tentent de flirter avec les mouvements d'extrême droite et les *Redskins*, qui se disent gauchistes, ce qui n'exclut pas dans leur discours des affinités extrémistes de droite.

Moins politique, un autre mouvement de jeunesse contestataire était apparu vers 1982 avec les *Punks*. Le mot est anglais également et désigne à l'origine une certaine forme de musique, dénonçant au son de *No Future* le refrain du *God Save The Queen* des *Sex-Pistols*, le manque de perspective. *Punk*, cela voulait dire à l'origine être le contraire de ce que la société reconnaît comme normal. Phénomène de révolte esthétique et de négation contre la société actuelle (vêtements déchirés, des cheveux mal coupés et teints de couleurs criardes, des souris blanches ou même des rats sur l'épaule), les *Punks* ne sont pas en principe des violents. Ils sont un peu les descendants des *Hippies*, sans en partager la vision rousseauiste du monde. Mais les séries de concerts organisées par la scène *punk* ont vite dégénéré en « journées du chaos » (*Chaostage*), opposant *skinheads*, *punks* et forces de l'ordre dans le centre des villes transformé en véritable champ de bataille le temps d'un week-end. Le mouvement n'a guère eu d'écho en France, si ce n'est un unique *Chaos festival* en 1984 à Orléans.

Il y a aussi, en Allemagne, les *Autonomen*. Ce qui les différencie des crânes rasés, c'est en partie leur coiffure (car eux ont des cheveux), mais aussi leur attitude de refus face à tout interlocuteur, étranger ou pas. Une partie de ce groupe se dit anti-impérialiste et entend poursuivre le combat du mouvement étudiant de 1968 contre le capitalisme et l'impérialisme. C'est un mouvement anarchiste prêt à tout acte de violence.

Restent les *Hooligans* (les *Hools*), pas particulièrement politiques, mais extrêmement violents. Ils sévissent depuis 1987 sur les stades de football, prônent un nationalisme ardent, qui se traduit par des confrontations entre groupes au sein même des *Hooligans*.

Antécédents historiques

À toutes les époques ou presque, l'Allemagne a eu ses brigands, ses terroristes, ses extrémistes. Avec le

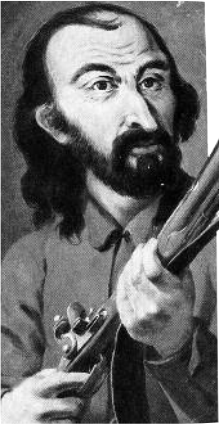
recul du temps, certains apparaissent aujourd'hui sympathiques et, s'ils n'ont pas été immortalisés par la littérature, ils restent bien présents dans les légendes du pays.

Klaus Störtebeker par exemple. On ne sait pas trop, où il est né. Une bonne vingtaine de localités différentes revendiquent le berceau de ce pirate bienfaiteur. Il a vraisemblablement vu le jour à Wismar, ou à Halsmühlen, près de Verden, une ville qui organise depuis 1602, le troisième lund



di avant Pâques, le « repas aux harengs de Störtebeker », en souvenir d'un repas offert un jour par le gentil pirate. Avant de sillonner les mers au large de la Frise Orientale, il était, dit-on, gentilhomme campagnard. Mais lorsqu'un jour, un aubergiste a voulu garder armure et épée en gages, tant que le jeune homme ne pouvait pas payer sa facture, Klaus décida de devenir pirate. De 1394 à 1399, Störtebeker et ses compagnons ont accumulé sur les océans un riche butin. Les nobles commerçants et navigateurs de la *Hanse* en avaient assez de ne pouvoir transporter leurs marchandises sans danger sur les mers. Le 2 février 1400, ils ont donc décidé de financer la construction d'un bateau, le *Bunte Kuh* (vache bariolée), pour mettre fin aux activités du pirate, que le bon peuple trouvait pourtant si honorable. Arrêté, il sera condamné à mort et décapité avec 72 de ses hommes sur les prairies du *Grasbrook*, là où se trouvent maintenant les entrepôts de Hambourg. La légende dit que onze pirates ont été épargnés à la suite d'une grâce accordée par le Conseil de la Ville. Störtebeker quant à lui avait demandé à pouvoir se promener après avoir eu la tête coupée, ce qu'il fit à la grande stupeur du bourreau, lequel ne trouva rien d'autre que de faire un croche-pied au pirate sans tête. Les légendes ont la vie dure...

Les brigands, qui sévissaient au 18^e siècle et au début du 19^e entre la Rhénanie et le Lac de Constance, n'étaient pas considérés non plus comme des révolutionnaires sociaux, mais comme de pauvres bougres, produits typiques d'une époque souffrant de sa situation économique et sociale.



Il s'agissait d'insulteurs au chômage, d'invalides de guerre, de juifs et de tziganes ruinés, face à une justice impuissante, malgré les sanctions édictées en 1532. Il y avait aussi des dynasties de brigands, par exemple la bande à **Hannikel**, de son vrai nom Jakob Reinhard (1742-1787), qui a sévi

pendant vingt ans dans le Nord de l'Alsace et en Palatinat.

Et il y a eu **Johannes Bückler**. On le dénommait Schinderhannes (le Jeannot de l'équarrisseur, de l'écorcheur, à moins que *Schinder* ne soit l'exploiteur ou le bourreau). Le verbe *schinden* (dépecer, éplucher) vient d'un substantif germanique, qui désignait la peau, la pelure. Mot que l'on retrouve en anglais dans *Skin* et donc dans *Skinhead*. Drôle de coïncidence. Schinderhannes n'avait en vérité rien d'un *Skinhead*, c'était un chef de brigands, un gentleman cambrioleur, qui ne volait

qu'aux riches pour donner aux pauvres. Il s'en prenait surtout aux occupants français sur la rive gauche du Rhin, il leur volait leurs chevaux et dérobait les commerçants juifs. Il n'aimait pas le sang, on dit même qu'il s'évanouissait à la vue d'une blessure, mais il n'hésita pas un jour à brûler la chemise d'une vieille dame pour avoir son argent. L'image traditionnelle de Schinderhannes ne correspond en rien à la réalité. Ce Robin des Bois du Hunsrück a inspiré Carl Zuckmayer. Schinderhannes aurait dit à Napoléon : « *Toi, tu es un grand, moi, je suis un petit* ». Napoléon a cru comprendre que la canaille sous-entendait être un petit et



l'empereur un grand coquin, il mima l'offensé et refusa de gracier Bückler. Plus tard, lorsqu'un général de l'empereur expliqua que la parole de Schinderhannes voulait sûrement dire : « *Tu es un grand homme de guerre, moi un petit* », Napoléon a ordonné de gracier le gaillard sur le champ. Mais il était trop tard : Schinderhannes avait été exécuté une heure plus tôt à Mayence, le 21 novembre 1803, avec 19 autres compagnons.

Amalgames

L'origine sociale des jeunes contestataires n'est pas uniforme, malgré tout la majeure partie d'entre eux sont issus de familles à problèmes, qui explique largement cette radicalisation de la jeunesse allemande. Radicalisation ou extrémisme ? Les juristes allemands font une sérieuse séparation entre *radikal* et *extrem* ou *extremistisch*.

Les premiers, les radicaux, sont considérés comme moins dangereux que les seconds, les extrémistes. L'argumentation est étymologique : les radicaux – au sens allemand – vont jusqu'aux racines d'un débat, sur une question qui n'est pas forcément anticonstitutionnelle, alors que les extrémistes remettent en cause l'ordre constitutionnel, lorsqu'ils abordent cette même question. On peut avoir une vision radicale d'un problème, sans être pourtant un extrémiste. Tout est

donc une question de frontière : où s'arrête le terreau, la bonne terre, sous les racines ? Complexe.

Tout cela explique peut-être certains amalgames qui font que l'homme de la rue préfère par souci de simplification parler à droite de néonazis ou de fascistes, à gauche de terroristes ou d'autonomes, plutôt que de se fatiguer les méninges à définir les racines sémantiques du mal. Toutes ces expressions et interprétations évitent de compulsuler les dictionnaires, lesquels restent d'ailleurs bien distants sur cette question. La réponse a été laissée aux juristes.

La Cour constitutionnelle de Karlsruhe a été chargée en effet de faire la lumière et est arrivée à la conclusion que l'extrémisme était le fin fond, le bout du bout, alors que le radicalisme était seulement une étape pour ainsi dire sur la voie de l'extrémisme, la dernière ligne avant d'accéder à l'extrême.